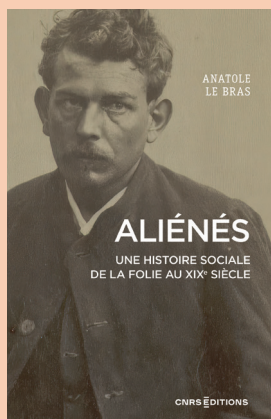


CULTURE PRO



Internés et laborieux

Anatole Le Bras le précise d'emblée : son livre ne raconte pas l'histoire des asiles d'aliénés ni celle de la psychiatrie au XIX^e siècle, bien des historiens l'ont écrite avant lui. Son parti pris se veut plus humain, incarné, « à hauteur d'individu ». Mais qui sont les internés de l'époque ? Ils ont majoritairement entre 20 et 49 ans, en situation d'isolement social et familial. Les plus aisés se répartissent dans les asiles payants, les plus démunis là où l'assistance est gratuite. Si la misère joue un rôle dans une partie des internements, elle n'apparaît pas surdéterminante. « *La population internée est avant tout une population laborieuse, dont la composition reflète la diversité des classes populaires (...)* », souligne l'historien. Parmi elles, des ouvriers agricoles, des manœuvres, des petits artisans, des couturières, des blanchisseuses, des domestiques... Loin des représentations stigmatisantes et moralisantes de la folie, l'ouvrage décrit aussi les « manières d'être fou », les relations familiales, la sortie de l'asile, etc. Et nous rappelle la fragilité de l'être. B. B.

« **Aliénés. Une histoire sociale de la folie au XIX^e siècle** », Anatole Le Bras, éd. CNRS, 25 €.



Les « bonnes »

Aides aux personnes dépendantes ou vulnérables mais aussi femmes de ménage ou gardes d'enfants, employées de maison... le travail domestique revêt plusieurs formes à travers le monde. Mais selon l'historienne Alizée Delpierre, qui livre un panorama complet du sujet, que ce soit en Europe ou ailleurs, il est toujours subi, précaire et féminin. A la fois usant et dévalorisé, emblème des inégalités sociales. Aujourd'hui en France, plus de la moitié des particuliers employeurs sont âgés et/ou handicapés. Si les conditions de travail laissent souvent à désirer, la mobilisation collective n'est pas impossible mais difficile. Pour autant, des stratagèmes existent pour résister : « *mettre en place des techniques de travail qui ne plaisent pas forcément à l'employeur, être en retard au travail, ralentir le rythme pour diminuer sa fatigue ou encore accélérer certaines tâches pour prendre ensuite de plus longues pauses, montrer un manque d'enthousiasme, oublier quelque chose (...)* ».

B. B.

« **Les domesticités** », Alizée Delpierre, éd. La Découverte, 11 €.

La juste proximité

Avec *Oser le verbe aimer dans l'éducation spécialisée*, publié en 2021, Philippe Gaberan a fait voler en éclats la notion de « bonne distance », inculquée aux futurs professionnels. Deux assistantes sociales, Alexandrine Laizeau et Catherine Galopin, avait déjà fendu l'armure un an plus tôt dans *Engager ses émotions dans la relation d'aide*. Un ouvrage qui vient d'être réédité, et c'est tant mieux. Car force est de constater, dans le travail social ou ailleurs, que l'on ne maîtrise pas tout et qu'il faut composer avec l'imprévu, comme le souligne la sociologue Aurélie Jeantet dans la préface. Se laisser traverser par des émotions positives ou négatives, les deux professionnelles l'ont éprouvé auprès des personnes qu'elles ont accompagnées, laissant entrevoir au fil des pages que le ressenti, le sensible s'avèrent aussi importants que la technique et les savoirs pour infléchir une trajectoire. Elles l'affirment : « *La revendication de nos émotions n'est pas la porte ouverte au chaos.* » C'est dit. B. B.

« **Engager ses émotions dans la relation d'aide** », Alexandrine Laizeau et Catherine Galopin, éd. Presses de l'EHESP, 22 €.



3 raisons de lire « 160 000 enfants »

1 D'abord, le chiffre, effroyable. 160 000, c'est le nombre d'enfants victimes d'inceste et d'agressions sexuelles chaque année en France. Un toutes les trois minutes. La majorité des auteurs de ces actes sont des hommes, pas forcément majeurs mais toujours plus grands que la victime, rappelle le juge Edouard Durand, dans un texte de 30 pages à la démonstration implacable. Une manière pour celui qui a co-présidé la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise) pendant deux ans avant d'en être évincé de continuer le combat.

2 Ensuite, le déni. « *Le pénis, ou la main, les doigts, les lèvres sont au viol ce que le fusil à pompe, le revolver ou le couteau sont au braquage : une arme* », écrit l'auteur. Pour autant, tout le monde fait « comme si de rien n'était », au prétexte que les enfants mentent

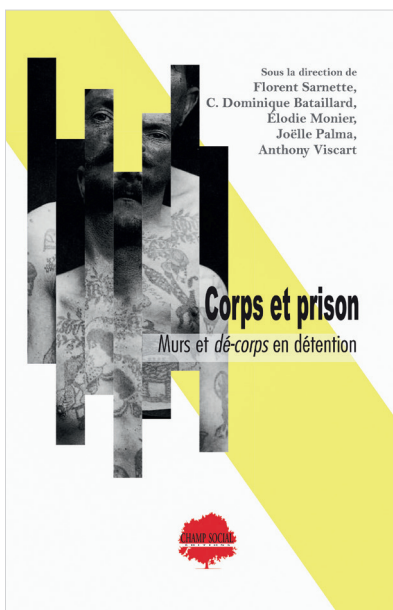
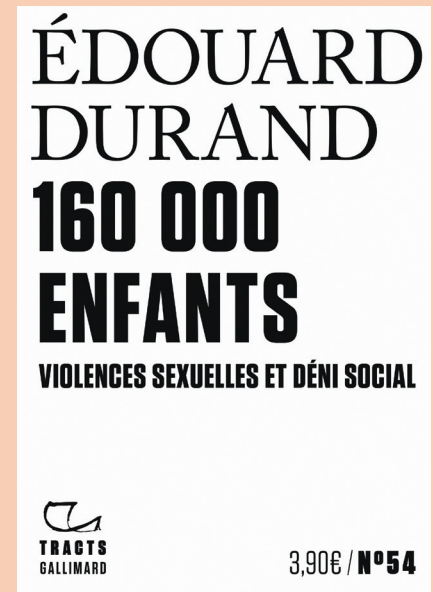
ou qu'ils sont manipulés par des mères désireuses de se venger d'un ex-conjoint. Résultat : plus de 70 % des plaintes déposées pour violences sexuelles sur mineur font l'objet d'un classement sans suite. Et seulement 3 % des auteurs sont déclarés coupables : « *Le déni collectif et l'impunité des agresseurs marchent main dans la main, tranquillement, avec assurance, sans inquiétude.* »

3 Enfin, l'actualité. Hasard du calendrier, le petit livre blanc tombe pile au moment où celui qui lui a succédé à la Ciivise, Sébastien Boueilh, a démissionné après que la nouvelle vice-présidente, Caroline Rey-Salmon, s'est mise en retrait de ses fonctions à la suite d'accusations d'agressions sexuelles. Une crise inédite qui pousse certains professionnels – dont beaucoup avaient démissionné après le départ du juge – à demandé sa réintégration à la tête de l'instance publique. « *L'inceste est la*

néigation de l'identité, le piétinement, la destruction, l'absorption, l'aspiration, le déchirement de l'identité de l'enfant, martèle-t-il. C'est pour ça qu'il faut croire les enfants. »

Brigitte Bègue

« 160 000 enfants. Violences sexuelles et déni social », éd. Gallimard, coll. Tracts, 3,90 €.



Dé-corps détenus

La place du corps en détention ? Vaste question qui était au cœur d'un colloque international organisé en juin 2022 à Avignon, à l'initiative notamment de professionnels du soin en milieu carcéral. Les actes ont été récemment publiés. Au sommaire, un florilège de contributions, d'expériences et de réflexions enrichissantes. Il est question, par exemple, du dédale émotionnel dans lequel sont plongés les soignants lorsqu'ils rencontrent des détenus potentiellement violents, de la psychoboxe utilisée dans un centre éducatif fermé pour combattre la violence des jeunes, d'ateliers sensoriels en quartier d'isolement pour réveiller la capacité à ressentir du plaisir, d'une éthique architecturale de la prison pour en faire un lieu de reconstruction, de la place des graffitis sur les murs des prisons, du corps des femmes condamnées... Travailler en milieu pénitentiaire, c'est pour la psychiatre Joëlle Palma, « *soigner des corps, apaiser des esprits, tendre la main. Poser des mots sur les maux. Mais c'est aussi être confronté à l'indicible, à l'intolérable.* »

B. B.

« **Corps et prison. Murs et dé-corps en détention** », sous la direction de Florence Sarnette, C. Dominique Bataillard, Elodie Monier, Joëlle Palma et Anthony Viscart, éd. Champ social, 20 €.